

## INTRODUCTION

### LE SUJET DE L'OUVRAGE ET LES CONCEPTS DE LA PSYCHANALYSE

Le sujet de cet ouvrage est le concept-clé psychanalytique de pulsion et, pour faire allusion à l'article métapsychologique de Freud de 1915, les destins de ce concept, de Freud au dernier enseignement de Lacan. Depuis des années, Jacques-Alain Miller a démontré dans son cours *Orientation lacanienne* que le binaire, le dualisme, peut-être même l'antinomie<sup>1</sup> de la jouissance et du signifiant, est capital pour pénétrer dans la logique de l'enseignement de Lacan<sup>2</sup> mais aussi dans l'œuvre de Freud, dans la mesure où ce binaire porte sur les concepts-clés freudiens de pulsion et d'inconscient respectivement<sup>3</sup>. En fait, dans les années cinquante, Lacan lui-même a proposé une version de ce binaire, à savoir l'imaginaire, ou, plus précisément, le libidinal et la jouissance interprétés comme imaginaires d'un côté, et le symbolique de l'autre côté<sup>4</sup>. Comme Miller l'indique dans un passage humoristique, « cette première opération lacanienne dans la psychanalyse est un outil merveilleux. Lacan prend les cas de Freud et les réordonne

1. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits, cours n° 3 – 2 décembre 1998 (1998-1999). Miller note ici qu'il y a une antinomie du réel et du semblant.
2. MILLER Jacques-Alain, « Les six paradigmes de la jouissance », *Revue de la Cause freudienne* n° 43, *op. cit.*, 1999.
3. Miller souligne par exemple que « ce qui dans Freud est donné comme cette unité sécable du représentant pulsionnel [qui peut être refoulé] et de la motion pulsionnelle [le facteur quantitatif], c'est ce qui se traduit dans nos termes lacaniens comme la question de l'articulation du signifiant et de la jouissance » (MILLER Jacques-Alain, *Le partenaire-symptôme*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits, cours n° 4 – 10 décembre 1997 [1997-1998]). De plus, Miller note que le binaire freudien « du refoulement et de la défense est ce dont nous essayons de rendre compte par la différence du semblant et du réel », et que Freud « parle de défense quand il ne s'agit plus à proprement parler d'avoir rapport à ça par le biais de l'interprétation. Il s'en sert spécialement pour qualifier un rapport à la pulsion par rapport à quoi l'opération prescrite dans l'analyse n'est pas l'interprétation » (MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, *op. cit.*, cours n° 3 – 2 décembre 1998 [1998-1999]). Miller note aussi qu'il y a « une tension, éventuellement une antinomie » du versant de la *Bedeutung*, c'est-à-dire la signification du symptôme, et du versant de la *Befriedigung*, c'est-à-dire la satisfaction du symptôme (MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, *op. cit.*, cours n° 7 – 20 janvier 1999 [1998-1999]).
4. Miller note que c'est seulement par un mouvement subséquent que Lacan cherchera à extraire le réel du registre de l'imaginaire (MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, *op. cit.*, cours n° 4 – 9 décembre 1998 [1998-1999]).

comme par miracle, séparant les eaux comme un Moïse freudien<sup>5</sup> ». Guidé par le cours de Miller<sup>6</sup> en général et par son analyse des différentes articulations de la jouissance et du signifiant tout au long de l'enseignement de Lacan en particulier, l'idée et l'enjeu de cet ouvrage reposent sur l'hypothèse qu'il serait fructueux de se concentrer sur l'un de ces grands versants, à savoir le versant de la jouissance, et d'analyser le concept de pulsion chez Freud et chez Lacan à partir d'un autre binaire, à partir d'une autre paire conceptuelle, à savoir les notions de « dualisme pulsionnel » et de « monisme pulsionnel ». De plus, il serait intéressant d'examiner dans quelle mesure les différentes articulations de la jouissance et du signifiant sont favorables ou défavorables par rapport au concept de la pulsion freudienne. Bref, il me semble en effet qu'avec la paire conceptuelle « dualisme pulsionnel » et « monisme pulsionnel », nous pourrions développer des analyses éclairantes à la fois quant aux logiques internes des enseignements de Freud et de Lacan, et quant à ce qui sépare Lacan de Freud. J'ajoute que cette façon de procéder entraînera une analyse et une critique interne à la psychanalyse, interne au champ freudien.

Dans cette introduction, je développerai les raisons pour lesquelles le concept de pulsion et le versant de la jouissance sont des sujets d'actualité pour la psychanalyse contemporaine. De plus, je rendrai compte des raisons pour lesquelles j'ai choisi le binaire, c'est-à-dire les signifiants maîtres « dualisme pulsionnel » et « monisme pulsionnel » comme outils principaux d'analyse. Pour commencer, notons que pour Freud<sup>7</sup>, ainsi que pour Lacan<sup>8</sup>, le concept de pulsion est l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Nous ne sommes alors pas surpris de constater que le concept de pulsion partage, avec ce concept essentiellement hétérogène<sup>9</sup> qu'est l'inconscient, – et ce n'est qu'en ce sens qu'ils se trouvent en parfaite conformité – une marque que je pense être typiquement freudienne. Je la caractériserai ainsi : la marque que partagent les concepts de la psychanalyse, c'est d'être apparemment simples, tandis qu'en réalité, ils s'avèrent très difficiles à comprendre. Pourquoi sont-ils si difficiles à saisir ? Pourquoi occasionnent-ils tant de perplexité ? L'analyste le sait, et il

5. MILLER Jacques-Alain, « Le Séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung », *Le symptôme-charlatan*, textes réunis par la Fondation du champ freudien, Paris, Le Seuil, 1998 (1997), p. 15.

6. Dans cet ouvrage, ma boussole est le cours *Orientation lacanienne* de Jacques-Alain MILLER, premièrement parce qu'il met au travail le discours de Lacan, comme Lacan l'a fait de celui de Freud, et deuxièmement parce que le désir résolu et intransigent de Miller est d'orienter la psychanalyse vers le symptôme de Lacan, c'est-à-dire le réel, le réel sans loi, le réel insensé (LACAN Jacques, *Le séminaire livre XXIII (1975-1976), Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 137-138).

7. FREUD Sigmund, « Pulsions et destins de pulsions », *Œuvres complètes – vol. XIII*, Paris, PUF, 2005 (1915 [1915c]), p. 165.

8. LACAN Jacques, *Le séminaire Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

9. Il faut concevoir ces deux concepts comme essentiellement hétérogènes au moins jusqu'au dernier enseignement de Lacan, où il développe un ensemble de catégories monistes ainsi qu'une clinique borroméenne et continuiste, cf. le chapitre II de la partie III dans cet ouvrage.

« sait-y-faire », car il a déjà vécu l'expérience psychanalytique, alors que l'analysant le present, premièrement dans l'association libre où il rencontre nécessairement l'indicible, cf. le mathème  $S(\mathcal{A})$ , et deuxièmement dans la coupure de l'analyste – dans l'acte analytique – qui reconduit l'analysant à « l'opacité de sa jouissance<sup>10</sup> ». En effet, les concepts de la psychanalyse visent, en fin de compte, ce qui est en fait irréductible au concept, ce qui est hors-sens, ce qui ne peut pas se dire, ce qui est « extime<sup>11</sup> ». Bref, ils visent le réel<sup>12</sup>, ils visent la jouissance en tant que réel, ils « brode[nt] autour du réel<sup>13</sup> », or le problème, le paradoxe, c'est que ce serait encore trop dire qu'il y a du réel, parce que le dire, c'est faire sens. Comme le note Miller, le réel est un concept « qui s'auto-invalide quand on l'amène et qui a cet effet d'invalidation sur toutes les constructions conceptuelles. Il est justement fait pour récuser et même pour instituer une dimension qui récuse tout ce que l'on peut en dire<sup>14</sup> ». Bref, dans la mesure où la pulsion est une des notions principales pour aborder cette question qui est si présente dans le dernier enseignement de Lacan et qui concerne ledit réel paradoxal et ineffable de la psychanalyse, nous avons ici une première indication sur le fait que le concept de pulsion pourrait être un sujet fécond pour une thèse de doctorat.

## DE L'INCONSCIENT À LA PULSION : SYMPTÔME ET EXTIMITÉ

Il serait utile dans cette introduction de mettre un peu plus en lumière la raison pour laquelle je pense que la pulsion est un concept psychanalytique absolument essentiel pour la psychanalyse contemporaine. D'une part, Lacan note dans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* – peut-être avec un peu trop d'accent sur la logique de la transgression – qu'un concept fondamental ne sera gardé que « s'il trace sa voie dans le réel qu'il s'agit de pénétrer<sup>15</sup> ». D'autre part, nous savons que la définition du signifiant comme trait différentiel implique que le signifiant se pose par rapport à un autre<sup>16</sup>, et par analogie on peut dire que, dans une certaine mesure, un concept ne vaut que par ce à quoi il s'oppose. Il me semble par conséquent intéressant d'expliquer la raison

10. MILLER Jacques-Alain, « L'interprétation à l'envers », *Revue de la Cause freudienne* n° 32, 1996 (version cd-rom, Eurl-Huysmans, Paris, Éditions de l'ECF, 2007), p. 7.

11. LACAN Jacques, *Le séminaire livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986. Dans ce Séminaire, Lacan précise que l'extime, c'est « cette extériorité intime » (p. 167) qui est « étranger à moi tout en étant au cœur de ce moi » (p. 87).

12. Miller note que Lacan « a donné un nom à ce qui élude ce qui peut se comprendre, celui de réel » (MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 61, 2005, p. 147).

13. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 60, 2005, p. 171.

14. MILLER Jacques-Alain, *Le désenchantement de la psychanalyse*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits, cours n° 3 – 28 novembre 2001 (2001-2002).

15. LACAN Jacques, *Le séminaire Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 148-149.

16. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 60, op. cit., 2005, p. 168.

pour laquelle je prends comme point de départ de cet ouvrage le concept de pulsion plutôt que cet autre concept fondamental de la psychanalyse qu'est l'inconscient. Premièrement, nous savons que dans son dernier enseignement, Lacan s'interroge sur le symptôme psychanalytique. Abordons par conséquent la question de la différence entre pulsion et inconscient à partir de cette troisième notion de symptôme. Il me semble que chez Freud, qui a découvert le symptôme comme message à partir de l'hystérie, cf. *Études de l'hystérie* de 1895, comme chez Lacan, la clinique et les efforts théoriques sont dans un premier temps orientés vers la notion de l'inconscient et vers son interprétation, ce qui revient à dire qu'il s'agit d'« interpréter le refoulement<sup>17</sup> » ou d'« interpréter le désir », cf. le titre du Séminaire 6 de Lacan, *Le désir et son interprétation*. Leur point de départ était donc que les formations de l'inconscient – le rêve, le lapsus, le mot d'esprit, l'acte manqué et l'oubli de nom, mais certainement aussi l'enveloppe du symptôme névrotique – ont un sens en tant qu'entités langagières articulées, en tant qu'articulations signifiantes, ce qui signifie qu'ils peuvent être déchiffrés<sup>18</sup>. C'est pourquoi il y a un versant refoulé du symptôme qui est vérité, vérité du désir du sujet, et en tant que texte de substitution, cette vérité inconsciente s'interprète dans l'ordre signifiant<sup>19</sup>. À ce stade, « le symptôme est le nom clinique de la vérité<sup>20</sup> ». Par exemple, dans le graphe du désir de Lacan, le symptôme,  $\Sigma$ , équivaut à un sens non délivré, au signifié de l'Autre, ce qui implique que l'on peut écrire  $\Sigma \equiv s(A)$ <sup>21</sup>. À cette époque, il s'agit donc de la *Bedeutung* des symptômes en tant que formations de l'inconscient, et Freud s'attèle à chercher le signifiant qui fait défaut pour rendre compte de la signification du symptôme<sup>22</sup>. L'idée optimiste de Lacan dans *Fonction et champ de la parole et du langage*, c'est qu'« il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée<sup>23</sup> ». Dans cette optique, l'inconscient, qui n'a de sens qu'au niveau de la communication<sup>24</sup>, est le chapitre censuré de l'histoire du sujet<sup>25</sup>, et l'analyse permettra de rétablir la continuité et l'intelligibilité de cette histoire. Bref, dans ce premier temps,

17. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, op. cit., cours n° 3 – 2 décembre 1998 (1998-1999).

18. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, op. cit., cours n° 6 – 13 janvier 1999, cours n° 7 – 20 janvier 1999 et cours n° 10 – 10 février 1999 (1998-1999).

19. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 60, op. cit., 2005, p. 165.

20. *Ibid.*, p. 165.

21. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 62, 2006, p. 82.

22. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, op. cit., cours n° 7 – 20 janvier 1999 (1998-1999).

23. LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966 (1953), p. 269.

24. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 60, op. cit., 2005, p. 165.

25. LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, op. cit., 1953, p. 259.

le succès de la psychanalyse repose sur le fait apparent que la dialectique de l'interprétation analytique fera disparaître le symptôme.

Or dans un deuxième temps, l'optimisme interprétatif, et par conséquent l'optimisme thérapeutique de Freud et de Lacan, s'affaiblissent fortement. En effet, il devient inévitable d'admettre qu'il y a aussi un au-delà du déchiffrement et de la communication, il y a quelque chose dans le symptôme psychanalytique qui ne parle pas et qui ne change pas. En fait, la fixité dans le symptôme prévaut sur la dialectique, ce qui signifie que parmi toutes les formations de l'inconscient, le symptôme est un cas particulier parce qu'il est lié à un « et cætera<sup>26</sup> ». On peut en fait dire que le symptôme dure et se répète, à la différence des autres formations de l'inconscient dont la temporalité est celle d'un éclair, et que la souffrance s'introduit dans le registre du rêve, du lapsus, des actes manqués, du mot d'esprit, par l'élément de répétition qu'ils peuvent comporter<sup>27</sup>. Plus précisément, il y a quelque chose dans le symptôme qui résiste et insiste, au-delà du déchiffrement du symptôme. Il y a quelque chose qui entrave le fonctionnement du principe de plaisir, et c'est la raison pour laquelle Freud introduit la pulsion de mort en 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*. Ce n'est néanmoins que par la névrose obsessionnelle et le mécanisme de l'incorporation du symptôme dans le moi que Freud développe le caractère surprenant et capital de la satisfaction paradoxale du symptôme, cf. *Inhibition, symptôme et angoisse* de 1926. De fait, on ne veut pas se débarrasser du symptôme parce qu'en fin de compte, on jouit de son symptôme. Bref, dans un deuxième temps, c'est la dimension économique<sup>28</sup>, le versant pulsionnel, le versant de la *Befriedigung*<sup>29</sup> du symptôme plutôt que le versant de la *Bedeutung*, qui occupera de plus en plus le devant de la scène pour Freud ainsi que pour Lacan. Pourquoi? Soit parce que l'on est forcé d'examiner la compulsion de répétition et la dimension qui se situe au-delà du principe de plaisir à laquelle Lacan reliera la notion de jouissance, cf. la pulsion de mort, soit parce que l'on aborde les difficultés du rapport

26. MILLER Jacques-Alain, « Le symptôme : savoir, sens et réel », *Le symptôme-charlatan*, op. cit., 1997, p. 55.

27. MILLER Jacques-Alain, *Le partenaire-symptôme*, cours n° 5 – 17 décembre 1997 (1997-1998).

28. C'est en fait précisément le facteur quantitatif de la pulsion qui effectivement constitue la limite de ce qui, dans le symptôme, est interprétable et guérissable. Notons que les variations de ce quantum d'affect, qui est non-mesurable, sont des variations d'intensité qui restent dans le positif. Même si l'on peut déplacer le quantum d'affect – Freud souligne qu'il peut se répartir autrement, il peut se métonymiser autrement (FREUD Sigmund, « Les névropsychoses-défense », *Œuvres complètes – vol. III*, Paris, PUF, 2005 [1894 (1894a)], p. 17-18) – le quantum d'affect ne peut pas se négativer. Il me semble que Lacan, dans un premier temps, saisit cette constance positive de la jouissance, où le moins est un « pas autant », avec le «  $\Phi$  (grand phi), le phallus symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance » (LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, op. cit., 1966, p. 823). Nous concluons que contrairement au désir, qui comporte une négativité essentielle, la jouissance constitue toujours une positivité. Et nous ajoutons : voilà pourquoi, comme le dernier Lacan le souligne, il n'y a pas de jouissance sans le corps, sans le corps vivant.

29. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, op. cit., cours n° 7 – 20 janvier 1999 (1998-1999).

sexuel, cf. la pulsion sexuelle partielle, soit parce que l'on s'intéresse à la place du corps dans la psychanalyse, cf. la pulsion comme instinct souillé, soit parce que quelque chose reste extime et ininterprétable, cf. le noyau pulsionnel de jouissance du symptôme. Dans ce deuxième temps, il y a en effet une dépréciation de la vérité dans la mesure où viser la vérité du symptôme n'est que l'alimenter<sup>30</sup>, aux dépens de le déshabiller et de le réduire<sup>31</sup>, aux dépens de déranger la défense<sup>32</sup>. Le symptôme n'est donc plus saisi comme un sens non délivré mais plutôt, en fin de compte, comme une métaphore<sup>33</sup> du non-rapport sexuel ou comme une suppléance de ce dernier. J'ajoute ici que je ferai valoir dans le chapitre II de la troisième partie qu'il y a une infime différence entre métaphore et suppléance lorsque l'on aborde le symptôme à partir du versant de la jouissance et du non-rapport sexuel. Il est clair que le symptôme en tant que métaphore du non-rapport sexuel n'est pas à guérir, ce symptôme est là pour que l'on en fasse usage<sup>34</sup>. En tout cas, il y a un avènement de signification, c'est-à-dire une part variable et sémantique du symptôme qui est liée à l'inconscient et à son inscription au champ de l'Autre d'un côté, et un événement de corps, c'est-à-dire une part constante et économique, liée au noyau pulsionnel de la jouissance du symptôme de l'autre côté<sup>35</sup>. C'est la part constante, ininterprétable, hors-sens et incurable, c'est-à-dire le versant pulsionnel du symptôme, si présent dans le dernier enseignement de Lacan ainsi que dans les symptômes de notre époque et dont le cas paradigmatique est l'addiction, qui sera l'objet d'étude de cet ouvrage.

Deuxièmement, pourquoi prendre comme point de départ de cet ouvrage le concept de pulsion et le versant de la jouissance plutôt que le concept de l'inconscient et le versant du signifiant ? En plus de la notion de symptôme, il me semble que le néologisme « extimité », c'est-à-dire « cette extériorité intime » qui est « étranger à moi tout en étant au cœur de ce moi<sup>36</sup> », peut éclairer le développement de l'enseignement de Lacan et par conséquent la question du choix du sujet de cet ouvrage. Qu'est-ce qui est extime ? Dans la mesure où

30. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 60, *op. cit.*, 2005, p. 161.

31. *Ibid.*, p. 166. Miller ajoute que « s'il y a interprétation, c'est pour servir à la réduction du symptôme ».

32. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, *op. cit.*, cours n° 3 – 2 décembre 1998 (1998-1999).

33. MILLER Jacques-Alain, *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII (séminaire effectué avec Éric Laurent), cours inédits, cours n° 18 – 21 mai 1997 (1996-1997).

34. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 60, *op. cit.*, 2005, p. 170.

35. MILLER Jacques-Alain, « La théorie du partenaire », *Quarto, Revue de psychanalyse*, n° 77, 2002 (version cd-rom, Eurl-Huysmans, Paris, Éditions de l'ECF, 2007), p. 18. Nous comprenons pourquoi il y a de nouveaux symptômes, même s'il n'y a pas de nouvelles pulsions.

36. LACAN Jacques, *Le séminaire livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 87 et 167.

Lacan dans ses *Écrits* définit l'inconscient comme « le discours de l'Autre<sup>37</sup> », il y a lieu de supposer que ce qui est extime, ce point à la fois central et extérieur, est l'inconscient lui-même. Or qu'est-ce qui fonde l'altérité de l'Autre après la conclusion fondamentale de Lacan dans *La science et la vérité* « qu'il n'y a pas de métalangage [...], que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai<sup>38</sup> », c'est-à-dire que, contrairement à ce qu'écrit Lacan dans *Une question préliminaire*, l'Autre du signifiant ou du langage ne peut pas se fonder sur l'Autre de la loi qu'est le Nom-du-Père<sup>39</sup>? Après la déconstruction de la notion de Nom-du-Père comme principe universel d'ordonnement symbolique, après la pluralisation des Noms-du-Père, quand, comme Miller l'a dit dans sa présentation *Une réflexion sur l'Edipe et son au-delà*, « l'Autre de la loi n'est plus l'Autre de l'Autre du langage<sup>40</sup> », ce qui signifie que l'Autre est troué, inconsistant – cf. le mathème  $S(A)$  –, alors il faut que l'altérité de l'Autre se fonde sur quelque chose qui est d'un autre ordre que de l'ordre signifiant. Bref, dès lors, il faut que l'altérité de l'Autre se fonde sur la jouissance. Lacan effectuera ainsi une transition où il abandonne la croyance dans la consistance du signifiant pour la déplacer du côté de l'objet – s'il n'y a pas d'autre de l'Autre avec un grand A, il y a un autre de l'Autre avec un petit  $a$ <sup>41</sup>. Dans le Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan dit que « cette extimité [...] est la Chose<sup>42</sup> », et dans le Séminaire *D'un Autre à l'autre*, il souligne que « conjoignant l'intime à la radicale extériorité [...] l'objet  $a$  est extime<sup>43</sup> ». Dans sa lecture de ce Séminaire, Jacques-Alain Miller montre que « le sujet en quête de consistance de la vérité, qu'il ne trouve pas en lui-même, échouera aussi bien à la trouver dans l'Autre, sinon dans ce seul élément consistant, l'objet  $a$ , qui fait [...] la cohérence du sujet<sup>44</sup> ». Enfin, dans le dernier enseignement de Lacan, il n'y a pas de métalangage, mais en dehors de l'ordre phallique il y a le féminin et le pas-tout, et en

37. Cf. l'index de Jacques-Alain MILLER, p. 899 d'*Écrits*.

38. LACAN Jacques, « La science et la vérité », *Écrits, op. cit.*, 1965, p. 867. Qui plus est, Lacan dit dans *Subversion du sujet* « qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse être parlé, plus aphoristiquement : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est en imposteur que se présente pour y suppléer, le Législateur (celui qui prétend ériger la Loi) » (LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits, op. cit.*, 1966, p. 813).

39. LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op. cit.*, 1958, p. 583.

40. MILLER Jacques-Alain, « Une réflexion sur l'Edipe et son au-delà », *PIPOL News* 64, 2013. Janvier 2017, consultable sur le site : [<http://www.amp-nls.org/page/fr/171/le-congrs-de-gand-2014/0/1187>]. Notons que Lacan dit dans le Séminaire *Les formations de l'inconscient* que le Nom-du-Père « c'est le signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi. C'est l'Autre dans l'Autre » (LACAN Jacques, *Le séminaire livre V [1958-1959], Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 146).

41. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique, op. cit.*, cours n° 3 – 2 décembre 1998 (1998-1999).

42. LACAN Jacques, *Le séminaire livre VII (1959-1960), L'éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 167.

43. LACAN Jacques, *Le séminaire livre XVI (1968-1969), D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 249.

44. MILLER Jacques-Alain, « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *Revue de la Cause freudienne* n° 64, 2006, p. 142.



dehors de la structure du langage et de la grammaire il y a la langue. Il existe donc toujours quelque chose d'innommable, car le symbolique, frappé d'inconsistance, troué, ne recouvre pas le réel qui se loge en son extimité. J'ajoute que Miller souligne dans sa présentation *L'Autre sans Autre* que Lacan « a enfin défini le Nom-du-Père comme un sinthome, c'est-à-dire comme un mode de jouir parmi d'autres<sup>45</sup> ». Somme toute, ce mouvement dans l'enseignement de Lacan, de l'ordre symbolique et de « l'inconscient comme transférentiel<sup>46</sup> », au réel et à la jouissance, indique que la pulsion est un concept de très grand intérêt pour la psychanalyse contemporaine.

## LA PULSION ET LE SYMPTÔME DANS LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE LACAN

Après avoir montré le contraste entre la pulsion et l'inconscient, je vais maintenant approfondir la relation entre la pulsion et ce qui ne change pas dans le symptôme. J'ai déjà mentionné qu'il me semble que les concepts de la psychanalyse visent ce qui est irréductible au concept, ce qui est hors-sens, ce qui ne peut pas se dire. Comment se comporter vis-à-vis de ce qui ne peut pas se dire ? Wittgenstein écrit dans l'ultime proposition de son *Tractatus logico-philosophicus* que « ce dont on ne peut parler, il faut le taire<sup>47</sup> ». « Moyennant quoi », comme Lacan le fait observer en passant dans le Séminaire ... *ou pire*, « il ne pouvait presque rien dire<sup>48</sup> ». Wittgenstein aurait raison, souligne Jean-Claude Milner, « si seulement ce dont on ne peut pas parler consentait à se taire<sup>49</sup> ». Malheureusement – ou, au moins, on se sent malheureux lorsque l'analyse commence – ce dont on ne peut parler ne consent pas à se taire. Au contraire, la psychanalyse démontre que ce dont on ne peut parler ne cesse pas de se faire entendre, car en fin de compte, ce dont on ne peut parler concerne la jouissance, et plus précisément, la satisfaction sexuelle et le rapport sexuel des êtres parlants. En un mot, comme nous le verrons dans cet ouvrage, la satisfaction sexuelle et le rapport sexuel sont plutôt problématiques, voire impossibles, pour les êtres parlants. Par conséquent, la difficulté avec l'idée de Wittgenstein que « la solution au problème de la vie, on la perçoit à la disparition de ce problème<sup>50</sup> », c'est qu'il y a un problème de la vie qui n'a pas de solution, et que

45. MILLER Jacques-Alain, « L'Autre sans Autre », Congrès de la NLS, Athènes, 2013. Janvier 2017, consultable sur le site : [http://www.sectionclinique-rennes.fr/nuevo/wp-content/uploads/2015/08/JAM\_L\_Autre\_sans\_Autre\_-\_etabli\_A\_Lysy.MK\_-\_DEF\_-\_2.pdf].

46. MILLER Jacques-Alain, « L'esp d'un lapsus », *Quarto, Revue de psychanalyse*, n° 90, 2007, p. 15.

47. WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1961 (1922), p. 107, proposition 7.

48. LACAN Jacques, *Le séminaire livre XIX (1971-1972), ... ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 88.

49. MILNER Jean-Claude, *L'œuvre claire : Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1998, p. 169.

50. WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, op. cit., p. 112, proposition 6.521.



l'on ne peut pas ne pas s'interroger sur ce problème, à savoir celui qui concerne la satisfaction sexuelle et le rapport sexuel. En fait, Lacan souligne dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* que « l'usage de la fonction de la pulsion n'a pour nous d'autre portée que de mettre en question ce qu'il en est de la satisfaction<sup>51</sup> », et dans *Encore*, il fait valoir qu'il y a quelque chose concernant le rapport sexuel qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire<sup>52</sup> », c'est-à-dire qui relève de la modalité logique de l'impossible et de la notion psychanalytique de trauma. Or l'impossible qui intéresse la psychanalyse, à savoir l'universel négatif qui révèle l'absence d'une règle prédéterminée de programmation sexuelle, cet impossible exige le contingent et le nécessaire. Plus précisément, le traumatique impossible qui relève du trou du non-rapport sexuel exige un événement contingent qui donne lieu à une satisfaction substitutive et nécessaire, laquelle est pourtant en même temps irrévocablement déficitaire. Il s'agit en quelque sorte, comme le note Miller, « d'une démonstration de l'impossible par la contingence<sup>53</sup> ». Et dans la mesure où le nécessaire porte sur la répétition et par conséquent sur le versant économique du symptôme, il est évident que, contrairement à ce que Wittgenstein s'imagine, on ne peut en effet pas échapper à ce dont on ne peut parler, et j'ajoute que quant à l'idéal d'une vie de sagesse silencieuse, la vie de Wittgenstein lui-même montre effectivement qu'il n'a pas pu s'y tenir. On ne peut pas échapper à la racine du symptôme, même si elle ne peut être qualifiée que comme hors-sens, comme ce qui ne peut pas se dire, comme ce dont on ne peut pas parler. Encore une fois, à l'égard du contingent et du nécessaire, ce concept passionnant qu'est la pulsion a une place importante. Bref, nous verrons qu'à la place d'un savoir écrit dans le réel sur le rapport sexuel, il y a pour chaque être parlant un événement singulier, une rencontre contingente et unique avec la jouissance qui a valeur de traumatisme précisément parce qu'elle est non-préparée par un savoir. Dans son cours *L'Être et l'Un*, Miller situe cet événement de corps au niveau de la fixation freudienne, il s'agit en fait de « la fixation de la pulsion à la racine du refoulement<sup>54</sup> ». De plus, cette rencontre contingente induit le nécessaire – selon moi, la fixation noue le contingent et le nécessaire –, c'est-à-dire à une écriture là où rien n'était écrit, à une satisfaction substitutive là où la satisfaction complète du rapport sexuel fait défaut. Plus précisément, cette écriture qui ne cesse pas de s'écrire, cette écriture qui est le fondement de la compulsion de répétition dans laquelle chaque sujet est pris, au fond on peut dire que cette écriture représente l'exigence pulsionnelle. Et quand Freud souligne dans *Inhibition, symptôme et angoisse* que « le symptôme serait

51. LACAN Jacques, *Le séminaire Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 151.

52. LACAN Jacques, *Le séminaire livre XX (1972-1973), Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 86.

53. MILLER Jacques-Alain, « La théorie du partenaire », *Quarto, Revue de psychanalyse*, n° 77, op. cit., 2002, p. 5.

54. MILLER Jacques-Alain, *L'Être et l'Un*, op. cit., cours n° 9 – 30 mars 2011.

indice [signe] et substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu<sup>55</sup> », on peut déduire que cette exigence pulsionnelle est la racine du symptôme. Miller le résume avec précision dans sa présentation *Lire un symptôme* : « Il y a une métaphore de la jouissance du corps, cette métaphore fait événement, fait cet événement que Freud appelle la fixation. [...] précisément un symptôme témoigne qu'il y a eu un événement qui a marqué sa jouissance au sens freudien de *Anzeichen* [indice] et qui introduit un *Ersatz* [substitut], une jouissance qu'il ne faudrait pas, une jouissance qui trouble la jouissance qu'il faudrait, c'est-à-dire la jouissance de sa nature de corps<sup>56</sup>. » Il me semble par conséquent que lorsque Lacan note dans *Le Sinthome* que « le symptôme central, [...] c'est le symptôme fait de la carence propre au rapport sexuel<sup>57</sup> », cela implique que du point de vue de la jouissance, le symptôme est métaphore du non-rapport sexuel. J'ajoute que cette métaphore suppose, comme toute métaphore, l'action du signifiant, mais cette fois-ci il s'agit d'un signifiant qui opère hors-sens<sup>58</sup>, il s'agit de la langue et non pas de la structure, du langage. À tout prendre, ce lien étroit entre le concept de pulsion d'un côté et la notion du symptôme de l'autre côté, qui occupe Lacan dans son dernier enseignement, motive mon choix d'organiser cet ouvrage autour du concept de pulsion.

## DUALISME VERSUS MONISME ET LES TROIS PARTIES DE L'OUVRAGE

Après la question « pourquoi s'interroger sur le concept de pulsion ? », il reste maintenant à commenter l'idée de choisir le binaire, la paire conceptuelle « dualisme pulsionnel » et « monisme pulsionnel » comme point de départ et comme outil d'analyse. D'abord, quelle différence générale entre une approche dualiste et une approche moniste ? Si une question essentielle dans cet ouvrage est de savoir si la pulsion freudienne doit être conceptualisée en termes dualistes ou monistes, alors il est important de définir ces deux notions qui viennent du discours philosophique. Dans les dictionnaires philosophiques<sup>59</sup>, le noyau de la *position dualiste* est décrit de la manière suivante : « Doctrine qui, dans un domaine déterminé, dans une question donnée, quelle qu'elle soit, admet deux principes premiers essentiellement irréductibles<sup>60</sup> », et j'ajoute que ces deux principes sont aussi caractérisés comme essentiellement originels, indériverables,

55. FREUD Sigmund, « Inhibition, symptôme et angoisse », *Œuvres complètes vol. XVII*, Paris, PUF, 1992 (1925 [1926d]), p. 209.

56. MILLER Jacques-Alain, « Lire un Symptôme », *Mental* n° 26, 2011, p. 55.

57. LACAN Jacques, *Le séminaire livre XXIII (1975-1976), Le sinthome*, op. cit., p. 70.

58. MILLER Jacques-Alain, « Lire un Symptôme », *Mental* n° 26, op. cit., 2011, p. 55.

59. LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, 18<sup>e</sup> édition, 1996 ; BLACKBURN Simon, *Oxford dictionary of philosophy*, Oxford University Press, second edition revised, 2008 ; MAUTNER Thomas, *The Penguin dictionary of philosophy*, Penguin Books, second edition, 2005 ; LÜBCKE Poul, *Zafari forlags filosofleksikon*, Zafari forlag, Oslo, 1996.

60. LALANDE André, « Dualisme (B) », *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, op. cit.

indépendants, élémentaires, indécomposables, réellement distincts et séparés<sup>61</sup>. D'une part, il y a le dualisme des substances, c'est-à-dire de ce qui subsiste séparément et par soi-même, indépendamment de tout accident. D'abord et avant tout, nous pensons ici au dualisme cartésien qui sépare la *res extensa*, c'est-à-dire l'étendue et surtout le corps, et la *res cogitans*, c'est-à-dire la pensée et surtout l'âme. Bref, quant à l'être humain, Descartes nous avait appris à distinguer le corps, conçu comme une machine expliquée par figure et mouvement d'un côté, et l'âme, siège de la pensée et de la conscience de l'autre côté<sup>62</sup>. D'autre part, il y a les dualismes des principes, des « principes premiers irréductibles des choses (par exemple : l'Idée ou le Bien et la Matière chez Platon)<sup>63</sup> » et, ne l'oublions pas, les dualismes pulsionnels chez Freud. Quand il s'agit de la question d'une opposition dualiste entre deux catégories fondamentales et indérivables des pulsions, il me semble que le meilleur résumé des approches de Freud est la citation suivante d'*Au-delà du principe de plaisir* : « Notre conception était dès le début dualiste et elle l'est aujourd'hui de façon plus tranchée qu'auparavant, depuis que nous dénommons les opposés, non plus pulsions du moi et pulsions sexuelles, mais pulsions de vie et pulsions de mort<sup>64</sup> », et Lacan note dans le Séminaire *Le moi dans la théorie de Freud* que Freud « a voulu sauver un dualisme à tout prix<sup>65</sup> ». J'ajoute que ce qui différencie les dualismes pulsionnels freudiens de beaucoup de dualismes qui intéressent la philosophie, c'est que les deux pulsions originaires de Freud sont antagonistes, elles sont en conflit l'une contre l'autre<sup>66</sup>.

Quant à la *position moniste*, la voie à suivre est toujours l'unification, et on y accède par la déconstruction et le dépassement des dualismes. L'approche moniste est donc généralement représentée en tant que système qui considère l'ensemble des choses ou des phénomènes comme réductible à une unité, que ce soit d'une substance ou d'un principe, par lesquels les choses ou les phénomènes sont régis. Par exemple, contrairement à Descartes, Spinoza affirme un monisme de substance. Comme il l'écrit dans l'*Éthique*, première partie, proposition XIV, « il ne peut exister et on ne peut concevoir aucune autre substance que Dieu ». De plus, il est intéressant de noter que même si la phénoménologie n'avance nullement un monisme de substance, elle s'inscrit néanmoins farouchement en

61. BLACKBURN Simon, *Oxford dictionary of philosophy*, op. cit. ; MAUTNER Thomas, *The Penguin dictionary of philosophy*, op. cit. ; LÜBCKE Poul, *Zafari forlags filosofileksikon*, op. cit.

62. ZENONI Alfredo, *Lacan et Merleau-Ponty : dialogue et divergence*, conférence, Rome, 2012, p. 4. Janvier 2017, consultable sur le site : [<http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2012/06/ZENONI-ROUSSEAU-18.pdf>].

63. LALANDE André, « Dualisme (C) », *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, op. cit.

64. FREUD Sigmund, « Au-delà du principe de plaisir », *Œuvres complètes* vol. XV, Paris, PUF, 2002 (1919-1920 [1920g]), p. 326.

65. LACAN Jacques, *Le séminaire livre II (1954-1955), Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 51.

66. FREUD Sigmund, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *Œuvres complètes* vol. XX, Paris, PUF, 2010 (1937 [1937c]), p. 45, et FREUD Sigmund, « Le malaise dans la culture », *Œuvres complètes* vol. XVIII, Paris, PUF, 2002 (1929 [1930a]), p. 304.

faux contre tout dualisme de l'âme et du corps<sup>67</sup>. Quant à Lacan, il me semble qu'il était toujours propulsé par un « pousse-à-l'unarisme » et qu'il paraissait de manière générale avoir l'intuition que la pulsion devait être conceptualisée en termes monistes. Par exemple, Lacan dit dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* que « la distinction entre pulsions de vie et pulsion de mort est vraie pour autant qu'elle manifeste deux aspects de la pulsion. Mais c'est à condition de concevoir que [...] les pulsions sexuelles [...] font surgir [...] la mort [...] comme signifiant<sup>68</sup> », et que « la pulsion, la pulsion partielle, est foncièrement pulsion de mort, et représente en elle-même la part de la mort dans le vivant sexué<sup>69</sup> ». Le propos de ma thèse soutiendra que c'est le modèle de ratage qui est le principe ou la base pour Lacan d'une conception moniste de la pulsion freudienne.

Enfin, pourquoi la question « dualisme ou monisme pulsionnel », pourquoi choisir le binaire « dualisme pulsionnel » et « monisme pulsionnel » comme un outil-clé d'analyse ? En effet, l'élément déclencheur quand il s'agit de choisir le sujet de cet ouvrage aussi bien que la façon de procéder, c'est selon toute probabilité un petit constat de Miller dans son article *Biologie lacanienne et événement de corps*. En se référant au mythe de la lamelle du Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* de Lacan, Miller conclut que « ce monisme de la pulsion est [...] un moment essentiel de l'enseignement de Lacan<sup>70</sup> ». Cette constatation m'a beaucoup intrigué, et il me semble que l'on trouve ici une problématique très appropriée pour une thèse de doctorat. En fait, Miller indique ici au moins trois choses : que l'enseignement de Lacan s'oriente vers un monisme pulsionnel, que l'achèvement de ce monisme pulsionnel est un moment essentiel de l'enseignement de Lacan, et que l'orientation de Lacan est différente de celle de Freud. En réordonnant ces trois points capitaux, les trois parties de cet ouvrage apparaissent :

Dans la première partie de l'ouvrage, nous examinerons l'émergence du concept de pulsion chez Freud et la transition du premier dualisme, composé de pulsion d'autoconservation et de pulsion sexuelle, au dernier dualisme, composé par la pulsion de vie et la pulsion de mort, en passant par le narcissisme et la compulsion de répétition. De plus, nous explorerons les raisons pour lesquelles Freud préfère les dualismes pulsionnels. Bref, mon idée est de montrer que le désir de fonder la théorie des pulsions sur la science de la biologie exige que la théorie des pulsions de Freud soit dualiste. J'ajoute que ce modèle dualiste et antagoniste a pour conséquence la présence des métaphores de conflit et de lutte.

67. ZENONI Alfredo, *Lacan et Merleau-Ponty : dialogue et divergence*, op. cit., p. 4.

68. LACAN Jacques, *Le séminaire Livre XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 232.

69. *Ibid.*, p. 187.

70. MILLER Jacques-Alain, « Biologie lacanienne et événement de corps », *Revue de la Cause freudienne* n° 44, 2000 (1999) (version cd-rom, Eurl-Huysmans, Paris, Éditions de l'ECF, 2007), p. 16.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, nous nous concentrerons sur le concept de pulsion chez Lacan. Nous nous demanderons si Lacan présente une notion dualiste ou moniste de la pulsion dans les paradigmes de jouissance<sup>71</sup> qui accentuent l'imaginaire, le symbolique et la Chose respectivement. De plus, nous analyserons le monisme pulsionnel que Lacan développe dans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux*, celui que Miller caractérise comme « un moment essentiel de l'enseignement de Lacan ». Je ferai l'hypothèse que Lacan parvient ici à injecter non seulement le plaisir, mais aussi la jouissance, c'est-à-dire ce plaisir paradoxal qui fait souffrir, dans la structure fondamentale de la pulsion et surtout dans le but de la pulsion, ce qui implique que la pulsion de mort ainsi que le masochisme soient des aspects de chaque pulsion. La libido est maintenant pensée en termes du mythe de la lamelle, reliant la mort et la vie, la mort et la sexualité, ce qui veut dire que l'être vivant est pris dans une structure qui associe reproduction sexuée et mort. En outre, lorsque Lacan arrive à montrer que la pulsion relève d'une topologie des surfaces et non pas d'une énergétique, ce qui veut dire qu'il structure la pulsion sur le modèle de ratage, il fait un pas théorique décisif quant à la conceptualisation de la pulsion en termes monistes. Qui plus est, quand l'objet est un ratage et le but n'est que le retour en circuit, il me semble que ce que j'appelle « l'axe itératif » de la pulsion est déplacé, d'une part de l'axe qui comprend la source et la poussée à l'axe qui comprend l'objet et le but, et d'autre part de la restitution de plaisir à la répétition au-delà du principe de plaisir, c'est-à-dire à la répétition de ce que Lacan appellera jouissance.

Enfin, dans la troisième partie de cet ouvrage, nous développerons les raisons pour lesquelles ce monisme pulsionnel est un moment essentiel de l'enseignement de Lacan. Il me semble que dans un premier temps, lorsque ledit monisme pulsionnel, lequel est fondé sur le modèle de ratage, rencontre une nouvelle articulation entre jouissance et signifiant, le concept de pulsion est alors éclipsé par le concept de répétition, répétition de jouissance en tant que plus-de-jouir. Nous avons déjà mentionné le lien étroit entre pulsion et symptôme ci-dessus, mais pour aller plus loin j'étayerai ma thèse, à savoir que la pulsion fait ensuite un retour discret dans le dernier enseignement de Lacan, lorsque la question du symptôme se met en avant. Dans ce sens, je ferai l'hypothèse qu'un monisme pulsionnel est en effet une condition de possibilité pour le concept-clé du dernier enseignement de Lacan qu'est le sinthome. Cela s'explique par le fait que le sinthome implique une homéostasie supérieure, c'est-à-dire une jouissance qui inclut ce qui la dérange<sup>72</sup>, et donc, pour employer une expression de Deleuze,

71. Miller note que « ces paradigmes embrayent les uns sur les autres et donc concilient la notion d'une discontinuité avec le maintien d'une certaine continuité » (MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, op. cit., cours n° 11 – 17 mars 1999 [1998-1999]).

72. MILLER Jacques-Alain, « Pièces détachées », *Revue de la Cause freudienne* n° 63, 2006, p. 127.

« une répétition qui sauve<sup>73</sup> ». Comme nous le verrons, il me semble que nous pouvons même dire, en abordant le sinthome à partir du corps vivant qui se jouit plutôt qu'à partir du Nom-du-Père, que le sinthome en tant que pur événement de corps est équivalent à un monisme pulsionnel « bien équilibré » qui rend possible une homéostasie supérieure portant à la fois sur le versant de la pulsion de mort en tant que répétition, en tant que pure réitération, et sur le versant de la pulsion de vie en tant que corps vivant qui se jouit. En même temps, je soutiendrai que la pulsion freudienne n'est pas identique au sinthome lacanien. Je ferai valoir qu'entre autres choses, la jouissance de la pulsion se trouve, tout compte fait, à l'abri du phallus et dans les limites de la logique masculine et œdipienne de l'exception, alors qu'avec le sinthome en tant que pur événement de corps, il s'agit d'une jouissance qui ne se présente plus comme positivation d'un reste après un non<sup>74</sup>, comme élément comptable ou comme plaisir d'organe, mais plutôt comme jouissance non-œdipienne du corps, au-delà du phallus, au-delà des zones érogènes. Le sinthome en tant que pur événement de corps implique ainsi la généralisation d'une jouissance non-œdipienne, hors-savoir et hors-sens, qui, en tant que jouissance Une, ex-siste à l'être, alors que la jouissance phallique implique une sorte de dégradation de la jouissance Une, une sorte de chute de l'Un dans l'être.

Commençons maintenant par envisager, au chapitre 1, dans quelle mesure les propriétés générales des pulsions sont présentes dans les premiers écrits de Freud.

---

73. DELEUZE Gilles, *Différence et répétition*, Paris, PUF, coll. « Épipiméthée », 2011 (1968), p. 13 et p. 34.

74. Miller souligne que « la jouissance œdipienne, c'est celle qui doit être refusée pour être atteinte ; c'est la jouissance qui doit passer par un non » (MILLER Jacques-Alain, *L'Être et l'Un*, op. cit., cours n° 5 – 2 mars 2011).